



Comme beaucoup d'établissements, le centre hospitalier de Valenciennes a dû faire face « sans que la digue ne cède » à l'épidémie de Covid-19. PHOTO PIERRE ROUANET

Les soignants « au front », et maintenant ?

Ils parlent de « guerre », d'« urgence », d'« adrénaline »... Pendant deux mois, les soignants ont été pris dans le tourbillon de la crise sanitaire. Aujourd'hui, la pression Covid est retombée, pas le mal-être et la colère. Témoignages croisés à la veille d'une nouvelle mobilisation du secteur pour davantage de moyens.

PAR MAGALIE GHU
mghu@lavoixdunord.fr



RÉGION. Un baptême du feu. C'est à cela qu'a ressemblé la crise sanitaire pour Maëlys, qui souhaite rester anonyme. Avec pour toute armure son diplôme obtenu il y a moins d'un an, la jeune Cambrésienne, infirmière intérimaire, s'est retrouvée dans trois établissements, notamment dans l'Oise. Trois cliniques où elle n'a « côtoyé que des patients Covid ». Des missions qu'elle a acceptées « avec la boule au ventre d'attraper le virus et d'être confronté à un décès, un de plus ». « On se sentait comme au front mais on se disait que c'était un devoir. C'était l'adrénaline qui nous faisait tenir. »

Alors Maëlys « a exécuté des prescriptions et des protocoles sans se poser de question parce qu'on devait traiter dans l'urgence, comme pour arrêter une hémorragie ». « On ne prenait pas le temps de réfléchir à ce qui était bien ou mal », raconte la jeune femme. Qui a aujourd'hui ce temps de la réflexion. « Je réalise que j'ai trahi mes propres valeurs en acceptant de participer à un tri », explique-t-elle évoquant « des patients de 80-90 ans,

dont on prévenait la famille qu'ils ne seraient pas envoyés en réanimation ». Pour elle c'est évident, « c'est maintenant que l'impact se fait ressentir ». Un impact qu'elle a le sentiment de vivre comme on traverse « les étapes d'un deuil. On se rend compte, puis vient la colère, avant l'acceptation ».

“ Qui va nous soigner ? Qui va nous aider à nous relever ? ”

MAËLYS, INFIRMIÈRE

Ce contrecoup, Frédérique Warembourg, psychiatre au CHU de Lille et référente pour les cellules d'urgence médico-psychologique (CUMP) des Hauts-de-France, l'observe aussi. « Pendant la crise, les soignants ne prenaient pas même le temps de se dire qu'ils étaient fatigués. Aujourd'hui, ils refont le fil de ce qui s'est passé. Et ça, c'est assez typique des situations de crise », explique celle qui était intervenue après les attentats de Paris en 2015 ou le passage de l'ouragan à Saint-Martin en 2017. La comparaison s'arrête cependant là. « Certains ont vécu des événements très précis de manière traumatique. Mais il serait exagéré de parler de stress post-traumatique généralisé. » Aucun n'a bien sûr échappé à la « peur d'une maladie qu'on ne connaissait pas », ex-

plique Antoine Menu, infirmier en réanimation au CHR de Lille, à la « peur de ramener le virus chez soi », évoque Alexandre Olislagers, kinésithérapeute au même endroit, qui raconte ces patients qui « vous expectorent à la figure » lors d'une extubation. Tous ont connu la frustration d'un lien « restreint au minimum » avec des patients seuls sur lesquels ils faisaient « parfois des transferts ». Mais au final, Alexandre Olislagers, retiendra de cette crise « la cohésion d'équipe, la solidarité entre soignants », Antoine Menu en gardera « le côté humain du métier ». Et même Maëlys, qui dit en ressortir « traumatisée, épuisée, torturée mentalement », a réalisé à quel point elle « fait ce métier-là par passion ».

Passion qui se heurte cependant à une réalité, qui leur revient de plein fouet. « On s'est retrouvé avec des moyens quoi qu'il en coûte comme le disait Macron. Et là, on va retourner dans le contexte pré-Covid, dans l'anormal », regrette Alexandre Olislagers. « Les logiques comptables sont revenues », constate Antoine Menu, qui garde l'espoir que la crise montre que « faire des bénéfices sur la santé, ce n'est pas possible ». Maëlys, qui se sent « oubliée de tous », s'interroge : « Qui va nous soigner ? Qui va nous aider à nous relever ? » Les applaudissements sont déjà loin, ce que veulent les soignants tient en un mot : la reconnaissance. ■

« Certains soignants ont du mal à s'avouer fatigués »

Pauline Dubar, infirmière en réanimation au CHR de Lille, est également déléguée régionale de l'association SPS (Soins aux professionnels en santé) à l'origine d'un dispositif d'accompagnement psychologique via notamment une ligne d'écoute ⁽¹⁾.

– **Qu'avez-vous constaté chez les soignants pendant la crise ?**

« Beaucoup d'anxiété liée à l'ignorance autour de ce virus. Les faits et recommandations évoluaient au jour le jour. Et psychologiquement, le fait de devoir être couvert de la tête au pied et de ne pas pouvoir passer autant de temps dans les chambres empêchait le lien avec le patient et générait beaucoup de frustrations. »

– **Se sont-ils sentis soutenus ?**

« On nous répétait tout le temps "ça va aller", donc on a eu l'impression de ne pas être soutenus par l'hôpital d'un point de vue psychologique. On a aussi banalisé le virus au début, et ça a vraiment influencé la prise en charge institutionnelle.

Comme nous avons une posture de soignant et de sauveur, certains ont beaucoup de mal à s'avouer fatigués ou en souffrance psychologique. Et à l'hôpital, c'est très compliqué d'en parler parce qu'on va dire qu'ils n'ont plus leur place dans les soins.

Quant aux applaudissements à 20 h, c'était plaisant mais pas forcément juste par rapport à d'autres professions aussi impliquées que nous. On faisait juste notre métier et on a eu l'impression que les gens découvraient qu'il y a des soignants. »

– **Observez-vous un relâchement aujourd'hui ?**

« On retrouve une autre forme d'anxiété. Les blocs rouvrent à plein régime avec des patients qui sont parfois dans un état plus grave qu'initialement. Paradoxalement, on a plus de décès aujourd'hui dans le service



Pour Pauline Dubar, la crise a aujourd'hui un « impact psychologique et physique » pour les soignants.

que pendant la crise. Donc psychologiquement ça reste compliqué. Même si c'est notre métier qui veut ça, il y a malgré tout un impact psychologique et physique. Pendant la crise, on s'est senti investi d'une mission.

« On va remettre des médailles mais ce qu'on demande ce sont de vrais changements. On travaille à la chaîne alors que notre métier se fait avec de l'humain. »

Là, certains ont besoin de se retirer de tout ça pour un temps. Ils vont se mettre en arrêt, ceux qui tiennent encore le coup vont les remplacer et un cercle vicieux va s'installer. Et il y a aussi de la colère parce que tout va redevenir comme avant, rien ne va changer. On va remettre des médailles mais ce qu'on demande ce sont de vrais changements. On travaille à la chaîne alors que notre métier se fait avec de l'humain. »

– **Cette crise va-t-elle laisser des traces chez les soignants ?**

« Ces dernières semaines, énormément de collègues font des bilans de compétences, veulent carrément changer de carrière, ne plus faire partie du milieu médical. Beaucoup se questionnent, ont le sentiment de ne pas être reconnus à leur juste valeur, en dépit d'énormes responsabilités. À tout moment on peut tuer un patient dans un service de réanimation. Donc il y a une frustration, un conflit de valeurs sur l'idée qu'on se fait des soignants et les moyens qu'on nous donne. » ■ M. G.

(1) Numéro vert (gratuit) 0 805 23 23 36 (24 heures sur 24 et 7 jours sur 7)

Les sondages unanimes sur le moral des personnels de santé

Le mal-être ne se chiffre pas bien sûr. Cependant, ces dernières semaines, plusieurs études sondant le moral des soignants convergent dans leurs conclusions. La semaine dernière, dans l'une d'elles, réalisée à l'initiative de la banque coopérative de la fonction publique Casden, plus de deux agents de la fonction publique hospitalière (FPH) sur trois (69 %) se déclaraient pessimistes concernant l'avenir de leurs missions. Pire, 12 % affirmaient vouloir se réorienter. Certes, ils étaient presque aussi

« Sept soignants sur dix ont souffert d'un manque de moyens et 63 % affirment avoir eu des problèmes de santé. »

nombreux (67 %) à affirmer avoir « bien vécu » la crise. Mais les trois quarts disaient avoir pâti d'un « manque de protection dans le cadre de leur travail ». Sept sur dix ont souffert d'un « manque de moyens » et 63 % affirment avoir eu « des problèmes de santé ». Malgré tout, ils se sont presque unanimement (87 %) « sentis utiles » et 84 % se disent « fiers de leur mission ».

Le SPS (Soins aux professionnels en santé), qui a reçu en deux mois 3 244 appels sur sa plate-



Le 16 juin à Lille, dix mille personnes selon les syndicats, 2 600 selon la police, avaient demandé plus de moyens pour l'hôpital. PHOTO ARCHIVES PASCAL BONNIERE

forme téléphonique, « soit autant que depuis sa création en 2016 », note Pauline Dubar, a aussi publié son état des lieux du moral des personnels de santé. Il ressort que près de 85 % des sondés ne se sont pas sentis soutenus sur le plan psychologique depuis le début de la crise. Et les résultats de l'enquête me-

née par 360 medics, application de ressources et d'outils dédiée aux soignants, ne sont guère plus réjouissants. L'étude constate que 94 % d'entre eux déclarent avoir ressenti un impact sur leur santé ou bien-être personnel et que 89 % déclarent un manque de reconnaissance de leur investissement. ■ M. G.

Nouvelle mobilisation aujourd'hui

Quinze jours après une première journée de mobilisation très suivie, les soignants vont de nouveau battre le pavé aujourd'hui pour réclamer plus de moyens pour l'hôpital, alors que le « Ségur de la santé » entre dans sa dernière ligne droite.

Un deuxième round auquel se joindront cette fois l'ensemble des syndicats de médecins, dans le sillage de la CGT, de la plupart des syndicats de la fonction publique hospitalière (FO, UNSA, SUD) ainsi que des collectifs de soignants (Inter-Urgences, Inter-Hôpitaux), qui ont appelé les blouses blanches à défilé. À Lille, un rassemblement en tenue de travail est notamment prévu à 14 h 30 devant l'Agence régionale de santé (ARS). ■